

Introduction à *L'arbre de la science* d'Eugène Huzar (1857)

Jean-Baptiste Fressoz

Socio-anthropologie n° 28, 2013

Résumés

Français English

L'intérêt d'Eugène Huzar est de proposer la première philosophie catastrophiste de la technique. Dans deux livres curieusement oubliés, *La fin du monde par la science* (1855) et *L'arbre de la science* (1857), l'auteur synthétise les débats environnementaux et technologiques de son époque (la déforestation et le changement climatique, la vaccination et la dégénérescence de l'espèce humaine, les catastrophes ferroviaires etc.) pour objectiver d'une manière originale le progrès, non comme la maîtrise technique de la nature, mais comme la perte de maîtrise de la technique. Selon son système, l'humanité parcourt des cycles de progrès et de catastrophes la ramenant à un état de sauvagerie. Pour tenter de retarder la fin du présent cycle, Huzar propose d'établir une « édilité planétaire » chargée de veiller aux équilibres du globe.

Eugène Huzar is worth reading today because he is the first author to offer a philosophy of technology based on catastrophism. In his two books which have been strangely forgotten, *La fin du monde par la science* (1855) et *L'arbre de la science* (1857), he summarised environmental and technological debates of the time: deforestation and climate change, vaccination and population degeneration, railroad catastrophes, etc. Huzar reconsider progress not as technological mastery over nature but rather as technology running out of control. In his theory, human history evolves along cycles of progress and technological catastrophes, which restore a state of savagery. So as to delay the end of the present cycle, Huzar envisions a world council in charge of maintaining the global harmonies of nature.

- 1 En avril 1855, à Paris, alors que la foule se presse à l'Exposition universelle pour y admirer machines et inventions, paraît un petit ouvrage au titre énigmatique, *La fin du monde par la science*. L'auteur, un obscur avocat du nom d'Eugène Huzar, propose ce qui constitue vraisemblablement la première théorie du catastrophisme technologique. Le livre est un succès, et deux ans après Huzar développe sa théorie dans *L'arbre de la science*¹.
- 2 Selon Huzar, les sciences, aussi puissantes qu'elles deviennent, resteront expérimentales, c'est-à-dire, par définition, ne pourront apprendre que de leurs expériences. Connaissance *a posteriori*, la science ne pourra jamais anticiper les conséquences lointaines de ses productions techniques. C'est ce que Huzar appelle le principe de la « science impresciente ». Le décalage entre les capacités techniques d'une part et les capacités de prévision de l'autre sera la cause de l'apocalypse.
- 3 Huzar possède une imagination apocalyptique débordante et une préférence pour les scénarios spectaculaires. Qui sait si, en extrayant du charbon tonne après tonne, on ne risque pas de déplacer le centre de gravité de la planète et de produire un basculement de son axe de rotation ? Qui sait si les canaux interocéaniques ne perturberont pas les courants maritimes, causant ainsi des inondations dévastatrices ? Son candidat préféré pour l'apocalypse reste hypothétique : une substance encore à découvrir, capable de brûler l'eau, qui, se déversant par accident dans une rivière, finirait par embraser les océans et consumer toute matière organique sur terre. Au milieu de ces propositions farfelues, on trouve aussi de belles anticipations : à force de déboiser et de brûler du charbon, ne risquons-nous pas « troubler un peu l'harmonie du monde » ? Selon Huzar, la Terre est un être vivant et fragile. Les métaphores organicistes qu'il utilise sont révélatrices : les déforestations sont la « calvitie » de la Terre, les mines et les carrières, des anévrismes qui menacent de rompre. L'homme par son industrie croit égratigner la Terre, sans se rendre compte que ces égratignures pourraient fort bien causer sa mort.
- 4 Huzar a bien conscience de la fragilité de ces spéculations, mais sa question est ailleurs : l'agir technique se substituant peu à peu aux processus naturels, la charge de la preuve est renversée. Ce n'est pas à lui de prouver la possibilité de la catastrophe, mais aux ingénieurs de démontrer l'innocuité de leurs créations : « Si nous sommes si exigeants envers la science, c'est qu'aujourd'hui la science tend à substituer son action aveugle à celle de la nature... Il faudrait d'abord prouver qu'elle fait mal et ensuite que l'on fera mieux qu'elle. »
- 5 Le principe de la « science impresciente » produit une aporie trop profonde pour que Huzar puisse prétendre proposer une solution. Il se contente d'indiquer des moyens « palliatifs » qui retarderont la catastrophe finale. Premièrement, il faut faire advenir une science nouvelle « ayant pour but de déterminer et d'étudier les lois qui constituent l'équilibre du globe ». Deuxièmement, il faut établir une « édilité planétaire », c'est-à-dire un gouvernement scientifique mondial chargé d'étudier les projets de grands travaux, de déboisements et toutes les expériences scientifiques qui pourraient « troubler l'harmonie du monde ». L'utopie huzarienne est une technocratie saint-simonienne supranationale tempérée par le jeu démocratique : l'édilité planétaire sera « composée de l'élite de la science du monde entier » mais chaque magistrat mondial devra être élu par ses concitoyens².
- 6 L'édilité planétaire ne suffira pas à prévenir l'apocalypse. Pour cela, il faudrait que la science cesse d'être expérimentale et devienne intuitive. Huzar reste assez laconique sur ce sujet qui devait faire l'objet d'un troisième livre, jamais paru, *L'arbre de vie*. Contre le progrès qui reste la seule téléologie du monde moderne, Huzar veut réhabiliter la parole performative des prophètes. Seuls des oracles disant et faisant l'avenir pourraient enfin nous faire sortir de l'éternel retour. On retrouve ici le paradoxe du prophète de malheur mis au jour par Hans Jonas : il faut penser la catastrophe comme certaine pour pouvoir l'éviter. D'où l'importance du thème de l'éternel retour chez Huzar : la catastrophe future est certaine car elle a déjà eu lieu ; la mémoire antéhistorique est une mémoire de l'avenir.

- 7 Huzar combine le catastrophisme technologique avec une interprétation (très personnelle) des grands mythes grâce au système de l'éternel retour : Éden était une civilisation extrêmement avancée couvrant l'ensemble du globe et qui sombra dans une catastrophe technologique planétaire. D'où l'ubiquité du mythe de la Chute que l'on retrouve sous diverses formes dans la Genèse, les Védas, Prométhée, Icare, etc. Selon Huzar, plusieurs cycles humains, des milliers peut-être, ont existé sur la planète avant le nôtre. En 1855, l'humanité s'approche dangereusement de l'état édénique et derechef de la catastrophe finale/initiatrice. La mission de Huzar est grandiose : avertir l'humanité pour qu'elle rompe enfin avec la répétition des cycles, infléchir la direction du progrès technique, l'arrêter au seuil de l'expérience dernière.
- 8 Si Huzar se présente en prophète de malheur prêchant dans le désert, ses ouvrages furent en fait fort bien accueillis. *La fin du monde par la science* parut en avril 1855, un mois avant l'inauguration de l'exposition universelle de Paris. Alors que cinq millions de visiteurs arpentaient le Palais de l'industrie et que la presse était saturée d'éloges du progrès, le but de Huzar était manifestement de provoquer. Et il réussit fort bien. Toutes les grandes revues (étrangères y compris) firent des recensions de son livre : « L'explication que nous donne M. Huzar du péché originel est plus satisfaisante que celles que nous ont données successivement prêtres et philosophes (*L'industrie*) » ; « L'hypothèse de M. Huzar ne manque ni de grandeur ni de vérité (*Le Moniteur universel*) » ; « C'était le livre que je rêvais depuis longtemps et que je ne voyais pas venir (*La Gazette de France*) », etc. Ce petit livre étrange publié par un avocat obscur au crédit scientifique douteux connut ainsi un vrai succès. En 1888, il en était à sa quatrième édition (dont une portugaise). Le père Félix, un prédicateur très célèbre, successeur de Lacordaire à Notre-Dame, s'en inspirait pour un retentissant sermon pascal dénonçant les dangers du progrès technique sans contrepartie chrétienne (Félix, 1858). En 1857, Huzar développait plus longuement sa pensée dans *L'arbre de la science*. La critique fut également dithyrambique : « Un des livres les plus remarquables qu'ait vu encore le siècle actuel (*La Gazette de France*) » ; « Un livre d'un intérêt capital pour l'humanité (Auguste de Vaucelle, *L'Artiste*) » ; « Un des livres les plus attrayants que j'aie lu de ma vie (Félix de Saulcy, *Le Courrier de Paris*) », etc.
- 9 L'étonnement que suscite *La fin du monde par la science* témoigne surtout de notre méconnaissance des technosciences du passé et des controverses qu'elles ont suscitées. Le catastrophisme technologique n'est pas aussi prophétique qu'il y paraît : Huzar ancre sa réflexion dans les controverses environnementales et technologiques de son époque : la déforestation et ses conséquences climatiques, la vaccination et la dégénérescence de l'espèce humaine, l'industrie chimique, les chemins de fer ou les canaux interocéaniques. Son originalité est d'avoir perçu dans ces débats épars le même processus de production d'incertitude. Si ce geste théorique est indéniablement original, chacun des éléments mobilisés dans l'argument relève de débats bien connus au XIX^e siècle.
- 10 Si Huzar nous intéresse aujourd'hui, c'est en tant que symptôme : à l'encontre du grand récit postmoderne, il nous montre de manière parfaitement claire que la modernité positiviste, héritée du projet cartésien de maîtrise technique de la nature qui aurait pensé les techniques sans leurs conséquences lointaines, semblait déjà caduque lors de la révolution industrielle. Les hommes qui ont accompli et vécu la « première modernité » (si tant est qu'il faille distinguer entre deux modernités) étaient bien « conscients » de l'incertitude gigantesque produite par leurs choix technologiques ; et ils ont sciemment décidé de passer outre. Du point de vue de l'écriture historique, il apparaît trompeur de raconter la révolution industrielle et médicale comme l'histoire de sociétés modifiant de manière inconsciente leur environnement et leurs formes de vie, réalisant *a posteriori* les dangers et leurs erreurs. L'histoire du risque technologique n'est pas l'histoire d'une prise de conscience, mais l'histoire de la production scientifique et politique d'une certaine inconscience modernisatrice (Fressoz, 2012).

Extraits de *L'arbre de la science*, Paris, Dentu, 1857

La civilisation moderne n'est plus seulement, comme la civilisation grecque ou la civilisation romaine, bornée à une ville ou à un empire ; elle est à la fois en Europe, en Asie, en Afrique, dans l'Océanie, elle est donc un phénomène à part, qui n'a rien dans l'histoire qui puisse lui être comparé.

- 11 *Toutes les civilisations dont nous parle l'histoire sont tombées par des invasions, des guerres, des commotions politiques ou religieuses ; nous verrons au contraire celle-là tomber en pleine harmonie, non plus sous la conquête ou sous les invasions, mais sous le propre poids de sa puissance et de sa force, sous l'exaltation d'une science immense que l'humanité n'a pas encore atteinte aujourd'hui et dont elle ne peut encore, à l'heure qu'il est, concevoir ni mesurer toute la grandeur et toute la portée.*

Preuves de l'imprévoyance et de l'imprescience humaines tirées des faits

- 12 *L'homme peut-il prévoir si la récolte sera bonne l'année prochaine ?*
Non.
Si l'oidium ravagera encore la vigne ?
Non.
Si l'année sera pluvieuse ou sèche ?
Non.
- 13 *Nous ne savons donc rien prévoir des faits physiques qui sont en dehors de notre volonté. Bien plus, quant aux phénomènes physiques, qui aujourd'hui dépendent de notre volonté, de notre activité et de notre science, savons-nous prévoir leurs conséquences un jour ? Je vais vous démontrer d'une manière péremptoire que non ; et si nous ne pouvons pas prévoir les conséquences funestes qu'ils peuvent avoir un jour, comment pourrions-nous prévoir et éviter les cataclysmes qui en peuvent être le résultat.*
- 14 *Examinons en quelques pages quels sont les résultats climatériques et atmosphériques provenant du déboisement, et montrons que la main humaine, en frappant les forêts, peut amener des révolutions dans l'état atmosphérique, des débordements des fleuves, des inondations, des pluies torrentielles, comme celles qui inondent notre France depuis une cinquantaine d'années, des froids prolongés, de novembre en juin, c'est-à-dire les trois quarts de l'année ; des épidémies résultant des marécages et qui n'existaient pas autrefois, alors que d'immenses forêts couvraient la plus grande partie du globe.*
- 15 *Rien, dit M. Becquerel, n'est plus difficile que de définir un climat, tant sont nombreux les éléments que l'on doit prendre en considération. Ces éléments comprennent les phénomènes calorifiques, aqueux, lumineux, aériens, électriques, la constitution et l'état physique du globe, etc. La question est donc des plus complexes.*
- 16 *M. Tchihatcheff^s, malgré les difficultés que présente cette question, a essayé de l'aborder à l'égard de l'Asie mineure, pendant un séjour de cinq années dans cette contrée. Avant son départ de Paris, il s'était pourvu, à cet effet, de baromètres, de thermomètres, d'hygromètres ; ces instruments ont été confiés par lui ensuite à des personnes recommandables par leur position sociale, et qu'il avait exercées préalablement à leur usage.*
- 17 *M. Tchihatcheff a choisi pour lieux d'observations onze localités, telles que, réunies par des lignes, elles formaient un réseau embrassant l'Asie mineure. Ces onze localités sont : Constantinople, Trébizonde, Kaïsaric, Tarsus, Smyrne, Chios, Brousse, Erzeroum, Erivan, Ouraumia et Mossoul.*

- 18 *Les observations relatives à la température, à la limite des neiges perpétuelles et à celles de la végétation arborescente exigeraient, pour intéresser nos lecteurs, des détails dans lesquels nous ne pouvons entrer ; voici le résumé de celles qui regardent le déboisement de l'Asie mineure.*
- 19 *L'Asie mineure manque de grandes forêts ; on y trouve de vastes étendues de terrains dépourvues de toute végétation arborescente et même frutescente. On se demande dès lors s'il en a toujours été ainsi. De nombreux témoignages d'auteurs anciens prouvent que cette contrée était autrefois beaucoup plus boisée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les progrès de la civilisation et les guerres sont les causes de la destruction des forêts du Gange à l'Euphrate, de l'Euphrate à la Méditerranée, sur une étendue de plus de mille lieues de longueur ; trois mille ans de guerre ont ravagé ces contrées. Ninive et Babylone, si renommées par leur civilisation avancée, Palmyre et Balbeck par leur magnificence, n'offrent plus aujourd'hui au voyageur que des ruines au milieu des déserts, dans lesquelles on ne rencontre plus que çà et là des traces de cette riche végétation dont parlent les anciens. D'un autre côté, le littoral septentrional de la mer Noire, du temps d'Hérodote, était couvert de forêts là où il n'en existe plus aujourd'hui.*
- 20 *Il n'est pas démontré encore que le déboisement sur une grande étendue du pays améliore la température moyenne, malgré les nombreuses observations qui tendent à le faire croire ; mais l'influence des abris ne saurait être contestée. Qu'il nous suffise de citer un seul fait à ce sujet.*
- 21 *Dans les marais pontins, un bois interposé sur le passage d'un courant d'air humide chargé de miasmes pestilentiels préserve les parties qui sont derrière le bois, tandis que les parties découvertes sont exposées aux maladies. Les arbres sembleraient donc tamiser l'air infecté, en lui enlevant les miasmes qu'il transporte.*
- 22 *M. Tchihatcheff parle ensuite du développement des marécages, dont l'extension considérable est un des traits caractéristiques de l'aspect de l'Asie mineure. Il cite des témoignages irrécusables d'auteurs anciens qui prouvent que, de leur temps, les marécages qui infectent aujourd'hui l'Asie mineure n'étaient pas aussi étendus qu'ils le sont actuellement.*
- 23 *L'opinion émise par M. Tchihatcheff, touchant la production des marécages à la suite de grands déboisements, se trouve confirmée par de nombreux exemples que M. Becquerel a signalés dans un ouvrage sur les climats.*
- 24 *Vient-on à défricher une forêt à sous-sol imperméable sans cultiver le sol, dit le rapporteur, la terre n'offre plus qu'un accès difficile aux eaux pluviales, qui, ne pouvant plus s'infiltrer, restent dans les parties basses. Le pays devient alors marécageux et malsain, et les habitants sont en proie aux fièvres paludéennes. C'est ce qui est arrivé en Sologne, à la Brenne, à la Dombre, à la Bresse, etc., à la suite de grands déboisements.*
- 25 *Des documents authentiques prouvent en effet qu'il y a mille ans la Bresse était couverte de forêts entrecoupées de prairies arrosées d'eaux courantes et vives, qu'elle était renommée pour la fertilité de ses pâturages et la douceur de son climat. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi ; le pays est devenu marécageux et malsain.*
- 26 *Que conclure des observations scientifiques de MM. Becquerel et Tchihatcheff, que le déboisement fait sur une grande échelle est très dangereux, puisqu'il change le climat et produit des maladies endémiques et épidémiques.*
- 27 *Nonobstant ces avertissements de la nature, le déboisement des forêts marche avec une rapidité effrayante, quand on pense qu'à Petersborough, dans le Canada, une scierie débite, tous les neuf mois, 70 000 pieds d'arbres. Une seule maison de commerce, la maison Egan, occupait l'hiver dernier 3 800 hommes à abattre le bois, 17 000 chevaux et 1 200 bœufs à le charrier. Le commerce des bois a pris un tel développement au Canada que, l'année dernière seule, 18 millions de pieds cubes de bois de sapin ont été exportés de Québec, tandis qu'en 1847 l'exportation n'avait été que de cinq millions.*
- 28 *Les sauvages trouvent que la cognée ne va pas assez vite, ils y mettent le feu.*

29 Si l'Amérique se déboise d'une manière si effrayante chaque année, que dire de l'Europe. Encore quelques années, elle aura atteint la calvitie la plus complète, les forêts auront disparu en grande partie du continent européen. Demandez-vous ce qu'il restera des forêts dans quelques siècles d'ici, dans le monde entier, si le déboisement continue ?

30 Savons-nous prévoir quelle influence funeste le déboisement peut avoir sur l'économie du règne organique et sur notre santé ?

31 Nullement, car au lieu de les détruire nous les conserverions religieusement.

32 Avons-nous oublié que les végétaux sont non seulement nécessaires à l'homme pour sa nourriture, pour son chauffage, pour cuire ses aliments, mais, bien plus que tout cela, pour sa respiration, qui est la première condition de la vie organique. En absorbant l'acide carbonique, et dégageant l'oxygène, les végétaux enlèvent à l'air son gaz délétère et restituent aux poumons de l'homme le gaz respirable, l'oxygène, – que c'est à cette condition seulement que l'hématose peut se faire normalement.

33 Oublions-nous que l'air chargé d'acide carbonique est impropre à la respiration ?

34 à quel moment la main imprudente de l'homme vient-elle frapper le règne végétal avec le plus de rage, c'est précisément au moment où l'homme en a le plus besoin, où l'air se vicie chaque jour de plus en plus. Les masses d'acide carbonique et d'oxyde de carbone, ces deux gaz délétères répandus dans l'air, augmentent d'une manière effrayante.

35 M. Pélégot⁴ nous dit quelque part que l'acide carbonique résultant de la houille et des autres combustibles minéraux dont l'extraction, qui présente chaque année une augmentation si rapide, dépasse aujourd'hui 550 millions de quintaux métriques par an pour l'Europe seulement. Or, il a calculé qu'en admettant que ces combustibles contiennent 80 % de carbone en moyenne, leur emploi répand dans l'air 80 milliards de mètres cubes d'acide carbonique par an. Et il ajoute qu'il paraît vraisemblable que la production d'acide carbonique l'emporte sur la quantité dont les végétaux font emploi. Or, si vous voulez calculer que les forêts de l'Amérique se déboisent, que l'Europe et les pays civilisés se déboisent de plus en plus, et que la proportion d'acide carbonique et d'oxyde de carbone ira en centuplant à l'infini, à mesure que l'homme sera plus industriel et se servira plus de charbon de terre, vous pouvez prédire que dans cent ou deux cents ans le monde, étant sillonné de chemins de fer, de bateaux à vapeur, étant couvert d'usines, de fabriques, dégagera des billions de mètres cubes d'acide carbonique et d'oxyde de carbone, et comme les forêts auront été détruites, ces centaines de billions d'acide carbonique et d'oxyde de carbone pourront bien troubler un peu l'harmonie du monde organique au point de vue de son hygiène, surtout quand on pense que, dans les grands centres, un millième de plus d'acide carbonique dans l'air suffit pour étioier une population tout entière. Voyez si à Paris la population jouit d'une aussi bonne santé que celle de la campagne. Mais, me direz vous, cela vient de ce qu'à Paris la vie est tout artificielle, tout autre que celle que prescrit l'hygiène. [...]

36 Or, je prétends que 110 milliards de quintaux métriques de charbon de terre retirés du sein de la terre sans discernement et au hasard, c'est-à-dire, non plus 55 milliards d'un côté et 55 milliards de l'autre, ce qui maintiendrait l'équilibre, mais exclusivement en Europe, comme l'écrit M. Pélégot, je prétends que ces 110 milliards que nous aurons enlevés d'ici à deux cents ans, ajoutez aux vingt à trente milliards que nous avons enlevés depuis cinquante ans, je dis que ces 150 milliards de quintaux métriques de charbon de terre pourront bien changer le centre de gravité du globe et faire dévier l'axe de la terre : c'est peut-être à cela que nous devons ces changements climatériques qui nous étonnent aujourd'hui⁵.

37 L'on objectera que la terre est énorme, j'en conviens ; mais le chiffre de déplacement est assez considérable pour entrer en compte dans la balance de l'équilibre. Je crois donc qu'on ne doit pas le négliger.

38 Tout énorme que nous paraisse la terre, elle n'est point infinie, et le travail humain, lui, est infini avec les siècles.

39 *Toute sphère, comme la terre, a son centre de gravité à quelques points de sa masse, et elle ne peut le conserver qu'à la condition que l'on ne rompra pas l'équilibre des parties qui la constituent.*

40 *Il ne faut donc jamais dire qu'est-ce que cela ? Car cette feuille de papier, sur laquelle j'écris en ce moment, placée au bout d'un levier infini, soulèverait le monde. C'était bien la pensée d'Archimède, quand il disait, donnez-moi un bras de levier assez long et un point d'appui, et je soulèverai le monde, voulant dire par là qu'il n'y avait pas de résistance possible là où la puissance était infinie.*

41 *L'homme finissant par troubler l'harmonie du globe, c'est l'histoire de la goutte d'eau qui finit par percer le rocher ; c'est l'histoire de l'anévrisme qui finit par perforer les os ; il ne faut donc jamais dire qu'est-ce que cela ? [...]*

42 *Nous savons ce qui est ; tant bien que mal les lois de la nature fonctionnent pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Savons-nous ce qui adviendra quand nous aurons partout substitué notre action à la sienne ?*

43 *L'homme, en jouant ainsi avec cette machine si compliquée, la nature, me fait l'effet d'un aveugle qui ne connaîtrait pas la mécanique et qui aurait la prétention de démonter tous les rouages d'une horloge qui marcherait bien, pour la remonter à sa fantaisie et à son caprice. Mais, me dira-t-on, ce que fait l'homme par rapport à la nature, ne peut-on le comparer à une simple égratignure faite à l'épiderme d'un homme vigoureux et bien portant ?*

44 *Je le veux bien ; mais qui ne sait pas que, selon les occasions, par exemple au pied, une simple égratignure donne la mort. Voyez plutôt ce qui a lieu sous les tropiques. [...]*

45 *Je comprendrais, encore une fois, qu'un sauvage de l'Amérique du Sud, qui n'aurait jamais quitté sa forêt, vînt me dire que la terre est infinie, et que l'homme, par conséquent, ne peut la troubler.*

46 *Aujourd'hui, avec la science, la proposition est entièrement renversée : c'est l'homme qui est infini, grâce à la science, et c'est la planète qui est finie. L'espace et le temps n'existent plus par la vapeur et l'électricité.*

47 *La terre n'est plus pour nous, hommes du dix-neuvième siècle qui pouvons en faire le tour quarante ou cinquante fois dans notre vie, ce qu'elle pouvait être aux yeux des hommes de l'antiquité, qui n'en avaient jamais mesuré la circonférence. Pour nous, elle est limitée, très limitée, puisque nous pouvons en faire aussi vite le tour qu'un Grec eût pu faire le tour de l'Attique.*

48 *L'espace, qui est la mesure des formes, n'étant plus rien pour nous, qu'est devenue la forme ? Rien.*

49 *Or, quand on voit une chose aussi limitée que la terre et une puissance aussi illimitée qu'est celle de l'homme armé du levier de la science, l'on peut se demander quelle action peut avoir un jour cette puissance illimitée sur notre pauvre terre si limitée et si bornée aujourd'hui.*

50 *Tout mal appelle après lui un remède ; j'ai signalé le mal, c'est-à-dire la catastrophe, naissant un jour de notre raison insuffisante à la recherche de l'absolu. Je vais chercher le remède, c'est-à-dire le moyen de le combattre et de l'éviter s'il est possible.*

51 *Or, il y a deux sortes de moyens :*
Moyens palliatifs
Moyens curatifs.

52 *Les moyens palliatifs, comme on le sait en médecine, n'ont pas pour but de détruire le mal, mais de le retarder et de l'amoindrir.*

53 *Les moyens curatifs ont pour but de déraciner, de détruire entièrement le mal.*

54 *Quels sont les moyens palliatifs que je propose ?*
 Les voici :

1. *L'homme dans l'avenir ne doit pas tenter des expériences capitales, décisives, sans avoir l'assurance qu'elles ne peuvent en rien troubler l'harmonie des lois de la nature ;*
2. *Il faudra dans l'avenir créer des écoles spéciales ayant pour but de déterminer et d'étudier les lois qui constituent l'équilibre du globe ;*

3. *Il faudra aussi dans l'avenir créer une édilité planétaire qui régleme le travail humain, de telle sorte que rien de décisif, de capital, tel que le déboisement d'un continent ou le percement d'un isthme, etc., ne puisse avoir lieu sans l'autorisation de l'édilité planétaire. Cette édilité aura son siège dans une des grandes villes du monde ; elle sera composée de l'élite de la science du monde entier. Chaque édile sera nommé par ses concitoyens.*

55 *Les édiles seront les premiers magistrats du monde, et chaque fois qu'une nation voudra entreprendre une de ces tentatives audacieuses qui peuvent troubler l'harmonie du monde, elle devra s'adresser aux édiles, qui pourront lui donner ou lui refuser l'autorisation, car ils seront là pour veiller à la conservation de l'harmonie du globe.*

56 *La nation qui enfreindrait les ordres des édiles serait mise au ban des nations, comme s'étant rendue coupable du crime de lèse-humanité.*

57 *Ainsi, un peuple veut-il déboiser ses forêts, il faudra que l'édilité le lui permette.*

58 *Un peuple veut-il percer un isthme, il lui faudra encore la permission de l'édilité ; enfin, chaque fois qu'une nation devra entreprendre une de ces grandes choses qui peuvent troubler l'équilibre de la planète, il faudra qu'elle ait obtenu la permission de l'humanité tout entière, représentée par ses édiles.*

59 *Telle devra être la solidarité de l'homme dans l'avenir. Cette édilité planétaire que je vous propose paraîtra, à tous ceux qui me liront, absurde, et pourtant elle est déjà dans nos mœurs. N'avons-nous pas en petit, en France, ce que je demande en grand pour le Globe ?*

60 *N'y a-t-il pas un principe inscrit dans nos codes qui donne aux propriétaires le droit d'user, de jouir de la chose, mais non d'en abuser ?*

61 *Ainsi, un homme a-t-il le droit de mettre le feu à sa maison ? Non. Pourquoi ? Parce que toute une ville pourrait être victime de cet abus de sa propriété. [...]*

62 *Veiller sur l'harmonie du globe, faire en sorte qu'elle ne soit point troublée, tel serait le but de cette première institution du monde.*

63 *à cela l'on m'objectera que c'est briser la liberté individuelle des peuples ; non, c'est seulement empêcher les abus de la liberté de compromettre l'harmonie générale. Mais, me dira-t-on, il faut pour cela admettre que tous les peuples soient frères ; que l'unité du genre humain soit établie.*

64 *Je réponds : il n'y a que les ignorants, à notre époque, qui puissent croire que les haines entre les nations seront éternelles. Tout homme de bon sens, qui a, en ce moment, les yeux fixés sur les faits qui se passent autour de lui, doit être bien pénétré de cette vérité que, d'ici à quelques siècles, l'unité du genre humain sera constituée, les barrières qui séparent les nations seront tombées par les chemins de fer ; les fils électriques, suspendus comme des lyres dans l'espace, seront les cordes d'harmonie du monde de l'avenir.*

65 *Je ne viens pas dire qu'aujourd'hui, l'édilité planétaire puisse être constituée ; car personne, à l'heure qu'il est, n'en peut comprendre l'utilité. Mais je dis que, dans quelques siècles d'ici, l'on sentira la nécessité de cette grande institution. Les catastrophes causées sur quelques points du globe par la science industrielle livrée à toute l'exagération d'une liberté sans frein, à une individualité égoïste et fatale, en feront comprendre toute la nécessité.*

66 *L'unité du genre humain, qui commencera à se réaliser, facilitera l'application de l'édilité planétaire telle que je la conçois. Cent mille lieues de télégraphe électrique mettront tous les points du globe en communication en quelques secondes avec le point principal, où siègera cette édilité, et rendront l'application de ce système des plus facile.*

67 *L'édilité, comme l'araignée dans sa toile, recevra par ces milliers de fils électriques les demandes d'autorisation qui lui auront été adressées ; elle enverra les réponses aussitôt que les sujets de la demande auront été étudiés.*

68 *Sachez-le, la science sera un jour la reine du monde, tout disparaîtra devant elle. Sa responsabilité deviendra donc colossale : elle aura charge d'âmes du monde entier ; ce sera le plus grand pontificat qui ait jamais existé sur la terre. Il*

faut donc que cette royauté de l'esprit soit constituée, de telle sorte que rien d'important ne puisse se faire dans le monde sans qu'elle en soit avertie.

69 Dès lors, le travail humain ne sera plus livré à l'emportement d'une liberté sans frein, il ne sera plus livré au hasard de rompre l'harmonie du globe, et de marcher à pieds joints sur les lois éternelles de la nature.

70 Tels sont les moyens palliatifs que je propose. [...]

Conclusion

71 Tous les moyens palliatifs que je vous ai proposés jusqu'ici ne seront que palliatifs, c'est-à-dire insuffisants pour éviter la catastrophe définitive. Quelle que soit la science que nous accordions à cette édilité savante, elle sera toujours néanmoins dans l'impossibilité de prévoir tous les écueils qui se trouveront sur la route, qui du fini conduit à l'infini, si elle n'est point presciente et intuitive.

72 C'est donc la prescience qu'il faut chercher à réaliser dans le monde ; c'est l'intuition qu'il faut chercher à ressusciter.

73 Je n'ai fait dans ce livre la guerre ni à la science, ni au progrès ; mais je suis l'ennemi implacable d'une science ignorante, impresciente, d'un progrès qui marche à l'aveugle, sans critérium, ni boussole, au hasard de retourner les lois de la nature contre leur but. Je crains que l'homme, qui se sert aujourd'hui d'une science purement expérimentale, non sans quelque danger, n'en soit un jour victime, quand, plus tard, il jouera avec les forces incalculables de la nature.

74 Je crois que, dans la recherche de la vérité, il sera un jour prudent de ne pas marcher à tâtons, comme nous marchons aujourd'hui. Je crois, enfin, que le vaisseau de la civilisation, lancé à toute vapeur sur la mer infinie du progrès, doit, s'il veut échapper aux écueils de la fatalité et ne pas sombrer corps et biens en route, s'armer de la boussole de l'intuition.

75 Pour que la lumière de la science ne soit point une torche incendiaire entre nos mains ; il faut qu'elle soit intuitive au lieu d'être purement expérimentale, comme elle l'est aujourd'hui. Voilà toute la pensée de ce livre ».

Bibliographie

Félix R. P. (1858), *Le progrès par le christianisme. Conférences de Notre-Dame de Paris*, 2^e année, 1857, Paris, Le Clère.

Fressoz J.-B. (2012), *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Paris, Seuil.

Notes

1 Pour une présentation plus complète, voir : Fressoz J.-B. (2008), « Eugène Huzar et la genèse de la société du risque », dans Eugène Huzar, *La fin du monde par la science*, Paris, Ére, qui réédite des extraits des deux ouvrages de Huzar : (1855), *La fin du monde par la science*, Paris, Dentu, et Id. (1857), *L'arbre de la science*, Paris, Dentu. Les références sont données dans cette publication.

2 En 1819, Saint-Simon proposait un système tricamériste : chambre d'invention, chambre d'examen, chambre d'exécution. La première comprend une section chargée des « dessèchements, défrichements, percements de routes, ouvertures de canaux » ; la deuxième étudie les projets proposés par la première chambre ; cf. « Conception d'un parlement industriel », *L'organisateur*, 1819.

3 NDE : Pierre A. de Tchihatcheff (1812-1890) est un naturaliste et géologue russe qui fut attaché à l'ambassade de Russie à Constantinople et chargé de plusieurs missions scientifiques au cours des années 1840. Il publia notamment un *Voyage scientifique dans l'Altaï oriental et les parties adjacentes de la frontière de Chine* (1845) et une somme intitulée *Asie mineure ; description physique, statistique et archéologique* (4 vol., 1853-1869).

4 Eugène Melchior Péligot (1811-1890) était professeur de chimie appliquée au CNAM depuis 1841, après avoir été répétiteur à l'école Polytechnique. Dans les années 1840 il

s'était fait connaître par ses recherches sur l'uranium, par un rapport sur les produits de l'industrie autrichienne exposés à Vienne en 1845, et par diverses recherches sur les applications industrielles de la chimie, notamment dans la verrerie. Il était entré à l'Académie des sciences en 1852.

5 Idée étrange. Est-elle répandue à l'époque ?

Pour citer cet article

Référence papier

Jean-Baptiste Fressoz, « Introduction à *L'arbre de la science* d'Eugène Huzar (1857) », *Socio-anthropologie*, 28 | 2013, 83-95.

Référence électronique

Jean-Baptiste Fressoz, « Introduction à *L'arbre de la science* d'Eugène Huzar (1857) », *Socio-anthropologie* [En ligne], 28 | 2013, mis en ligne le 23 septembre 2015, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/1566> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.1566>

Auteur

Jean-Baptiste Fressoz

Jean-Baptiste Fressoz est chercheur en histoire environnementale au Centre Alexandre-Koyré (CNRS-EHESS). Il est l'auteur de *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique* (Paris, Seuil, 2012) et, avec Christophe Bonneuil, de *L'événement anthropocène. La terre, l'histoire et nous* (Paris, Seuil, 2013). Il a également réédité des extraits des ouvrages d'Eugène Huzar : *La fin du monde par la science* (Paris, Ére, 2008).

Droits d'auteur



Socio-Anthropologie est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.